

AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis le site <http://www.leproscenium.com>

Ce texte est protégé par les droits d'auteur. En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (la SACD par exemple pour la France).

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe. Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues, même a posteriori. Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

« ADIEU VEAUX, VACHES, COCHONS »

ou,

VACANCES À LA FERME

**Comédie en 2 actes de,
Francis POULET**

NB : Pièce complète, pouvant être jouée à tout moment. La seule obligation étant de la déclarer à la SACD (délégation régionale, ou Paris)

(3 f - 2 h)

1 décor

durée : 50' environ

Analyse :

Françoise et son fiancé Laurent, passent leurs vacances à la ferme, chez Marie et Léon Troufignac, sœur et beau-frère de Françoise. "Tout baigne", enfin, presque tout... jusqu'au jour où Laurent reçoit un coup de téléphone d'Ornella, maîtresse quelque peu envahissante, avec qui il n'a pas encore rompu. Ornella le supplie de venir la retrouver à Paris. Laurent, contraint d'accepter, fait croire à Françoise que ce coup de fil vient de la clinique parisienne, où il est chirurgien. On le demande pour des urgences (!)... Mais contre toute attente, Françoise décide de rentrer avec lui... Sur ce, arrive Annie, une belle jeune femme, d'emblée très (trop ?) gentille avec Laurent et qui veut passer quelques jours à la ferme... En réalité, Annie, qui n'est autre que Sofia, la sœur d'Ornella, est envoyée par cette dernière, pour juger de la fidélité de Laurent. Et tous les coups sont permis...

Coup de théâtre ! Annie / Sofia qui est tombée amoureuse de Laurent (et de son argent !) veut se l'approprier. Pour ce faire, elle communique de faux renseignements à sa sœur et essaie de soustraire Laurent à Françoise. Ce qui donne lieu, à des scènes inénarrables entre Françoise et Laurent, bien sûr, mais aussi entre Marie et Léon ; qui aimeraient bien calmer les esprits !...

Cette pièce, qui vous rappellera agréablement une certaine émission de télé-réalité, peut être jouée à la suite de "J'me gondole à Venise, mi amor", du même Francis Poulet. (Éditée chez "Art et Comédie", 2 rue des Tanneries, 75013 PARIS) et ainsi faire un trois actes qui ravira votre public.

« ADIEU VEAUX, VACHES, COCHONS »

ou,

VACANCES À LA FERME

de, Francis Poulet

~ 2 actes, pouvant être joués d'une seule "traite"...
(3 f - 2 h)

Durée : 50' environ

1 décor

Personnages :

LAURENT

FRANÇOISE : *fiancée de Laurent*

LÉON : *allure et parler paysans*

MARIE : *femme de Léon et soeur aînée de Françoise.*
Allure et parler paysans

ANNIE / SOFIA : *belle jeune femme.*
Chandail, ou t. shirt sur un mini short. Sac en bandoulière etc. (style "aventurière")

-1er tableau-

(Le rideau s'ouvre sur une salle à manger de ferme... Françoise, en robe de chambre, est seule en scène. Il est 7 heures et quart. Elle déjeune, de fort bonne humeur... Entre Laurent, les cheveux ébouriffés, et la "tenue vestimentaire" (t-shirt et caleçon) laissant à désirer. Visiblement, ou il a mal dormi, ou il est mal réveillé...)

FRANÇOISE : *(enjouée)* Bonjour mon bébé !

LAURENT : *(il grogne davantage qu'il ne parle)* Mmm... 'jour...

FRANÇOISE : *(souriant)* Oh... c'est dur ce matin ? ! *(elle avale une gorgée de café, pendant que Laurent se met à table)* Il a mal dormi mon Doudou ?... *(Laurent se sert du café)* Qu'est-ce qu'il a Doudou, dis donc ?... *(elle sourit)*

LAURENT : *(grognant)* Haaan... *(dans son bol de café, il rajoute du lait... bien sûr, il fait déborder le bol... Puis, il met bien trop de sucre... Tout cela sous l'œil amusé de Françoise)*

FRANÇOISE : Depuis deux ou trois jours, tu as les réveils plutôt difficiles... *(Laurent ne dit rien et boit son café en grimaçant)* Tu pourrais me dire quelque chose, quand même. Je sais pas...

LAURENT : *(grognant)* Haaaaan ! !

FRANÇOISE : C'est gai... Tu n'as rien à me dire sur ce qu'on a fait cette nuit ?... Tu t'en rappelles au moins ?... C'était pas bon ?... Ça lui a pas plu à mon bébé ? Pourtant... *(petit sourire coquin)* C'est peut-être ça qui l'a fatigué, mon Doudou ?...

LAURENT : Haaaaan... et d'un : j'ai horreur qu'on m'appelle "bébé" ! et encore moins "Doudou". Deux : Si tu tiens absolument à ce que je te dise quelque chose, et bien je vais le faire : ton café est complètement froid, et le lait sent le crottin de cheval. Voilà !

FRANÇOISE : *(ironique)* Mais il parlait mon bébé ! l'était seulement un peu nerveux, parce qu'il s'était levé du pied gauche ; pas vrai mon Doudou ?

LAURENT : J'me suis pas levé du pied gauche. Mais à la seule pensée du boulot que j'ai à me taper aujourd'hui, ça me fiche les nerfs en pelote... C'est vrai, quoi ! ! !

FRANÇOISE : Quoi donc de si rébarbatif ?

LAURENT : *(haussant les épaules)* Eh ! Comme si tu ne le savais pas ! ?... Encore et toujours rentrer les foins pardi !

FRANÇOISE : *(ironique)* Et ben toi au moins, tu chômes pas !

LAURENT : *(sourire figé)* Oh, que c'est drôle. Que c'est spirituel...

FRANÇOISE : *(l'interrompant)* Attention ! ne rajoute pas : "j'me gondole à Venise"... parce que cette expression-là, me sort par les oreilles ! Ornella Fanibetti, c'est fini ! et ses expressions à la noix, aussi ! !...

LAURENT : Bon... N'empêche que j'ai des ampoules aux mains, y aurait de quoi éclairer Paris et sa banlieue pendant un mois ! *(il lui montre ses mains)* et c'est pas une expression à la noix, ça !...

FRANÇOISE : Comme ça, tu pourras plus dire que t'es pas au courant... des travaux de la ferme. *(elle sourit)*

LAURENT : Ça t'amuse, toi.

FRANÇOISE : Tu vas pas nous faire un drame en 4 actes, pour trois malheureuses ampoules, non ? !

LAURENT : Quand je pense que j'avais dit -l'année dernière : j'irais en vacances sur la Côte d'Azur !... et je me retrouve parachuté chez ta sœur et ton beau-frère : monsieur et madame Troufignac...

FRANÇOISE : *(l'interrompant)* Dis ! Ça fait 3 mois, que j't'ai demandé si tu voulais passer les vacances avec moi, ici, à Bazoches-les-Galantines. C'était au téléphone ; le jour où je devais

venir chez toi, pour la première fois. J' m'en souviens... T'as pas pu me recevoir, "bicause" t'avais été appelé pour une urgence. Soi-disant... Ça, je l'ai jamais digéré d'ailleurs...

LAURENT : *(les yeux au ciel)* Oh, là là !

FRANÇOISE : Bref... J'estime donc ne pas t'avoir mis le couteau sous la gorge...

LAURENT : *(l'interrompant)* D'accord. Soit... Mais moi, y a 15 jours, quand tu m'as reparlé de ça, elle était loin la première fois...

FRANÇOISE : Ouais ! Dis plutôt que tu t'en es fichu complètement de la première fois !... La première fois, tu m'aurais dit n'importe quoi, pour m'avoir dans ton lit. Vous êtes bien tous les mêmes les mecs !

LAURENT : Ça y est ? je peux continuer ?... Je vais t'avouer franchement que sur le coup, j'ai dit oui, mais j'étais sûr que ta sœur et ton beauf ne nous recevraient pas, "bicause" on n'est pas encore mariés... Voilà. Manque de pot, là-dessus, ils sont à la coule et acceptent le concubinage. Et me voilà à Bazoches-les Galantines, par cette chaleur orageuse : 35° à l'ombre ! quasiment la canicule... en train de rentrer les foin. Le pied géant, quoi ! y a pas à dire.

FRANÇOISE : *(énervée, elle se lève prestement)* Une scène de plus !! Et ça fait que trois mois qu'on se connaît. Ça promet !... Tiens ! J' préfère filer dans ma chambre, m'habiller, parce que je sens que ça va se gêter ! C'est sûr que le temps est à l'orage... *(elle sort, côté jardin. Laurent continue de boire son café en grimaçant... Un temps. Côté cour, entre Marie, un mouchoir à la main, et reniflant. Elle a les yeux rouges et pleureurs)*

MARIE : Bonjour m'sieur Laurent. *(elle éternue bruyamment)* At-at... atchoooooouummm !!!

LAURENT : A vos souhaits !... Bonjour Madame.

MARIE : *(se mouchant et s'essuyant les yeux)* Oh ! Allez, vous pouvez m'appeler Marie. J'suis pas la comtesse de Machinchose-là, pour que vous m' donniez des madames à tout bout d' champ. *(elle se mouche)* D'accord ?

LAURENT : *(gentiment)* D'accord ; mais à une condition : que vous m'appeliez Laurent; et non pas, "monsieur Laurent". OK ? "Monsieur Laurent", ça fait... souteneur.

MARIE : Eh ben, on va essayer d'faire comme ça, va. Mais j'vas sûrement avoir du mal à m'y habituer. *(elle se mouche)*

LAURENT : Vous êtes enrhumée ?

MARIE : Une saleté d'rhumme des foin, oui ! Une saloperie d'allergie. Tous les ans, à la même époque, j'y coupe point. Vous pouvez-n'-êt'-sûr... *(elle éternue au dessus du bol de Laurent, qui, mine de rien, l'éloigne un peu...en grimaçant)*

LAURENT : 'Faudrait vous faire désensibiliser. Par une série de piqûres.

MARIE : Oh, allez. A dire vrai, j'suis ben assez piquée comme ça... Alors, est-c'qu'il est bon le lait d' "cheu" nous ? Ça change, hein ?

LAURENT : *(hypocrite)* Très bon, Marie. Très bon.

MARIE : Aaah !... Et la frangine, c'est-y pas qu'elle serait retournée "aux plumes" ? !

LAURENT : Non, non. Elle est partie s'habiller.

MARIE : Pas encore habillée ? ! à 7 heures et demie ? ! Ah, ces citadins, ça traîne, ça lambine... Oh ! c'est vrai qu'vous êtes en vacances. Bon. Mais tout d'même. Moi, j'suis debout depuis 5 heures moins l'quart... *(à cet instant, retentit la sonnerie du téléphone)* Bon sang ! ça a failli m'faire peur... *(elle décroche)* Allo?... Oui. C'est ici... Monsieur Raimbault ? Oui, il est là... juste à côté d'moué. Il déjeune... que j'vous l'passe ? C'est urgent... de la clinique des Acacias... Je vous l'passe madame. Ne quittez pas... *(à Laurent qui se lève)* Une dame qui vous demande, de la clinique des Acacias...

LAURENT : C'est sûrement la secrétaire. Une urgence à tous les coups... *(Marie passe le combiné à Laurent et reste plantée là, à écouter...)* Allo ?... Oui. C'est lui-même... *(Un temps et sa physionomie change. Il est troublé)* Ah, euh... hein ?... *(il regarde Marie en souriant bêtement et en toussotant... en espérant qu'elle va comprendre qu'elle gêne...)* Oui... euh,

non... je... (Marie renifle, se mouche... Laurent la regarde avec un sourire figé... Finalement Marie s'éloigne)

MARIE : Bon, ben moi, j'y vas... (elle sort côté cour, en éternuant) Atchoummmm ! !... saleté d'rhume, bon sang !

LAURENT : (vérifiant rapidement qu'il est bien seul) Écoute, je suis étonné Ornella !... J'avais laissé de numéro à personne... Hein ?... sauf à la clinique... bien sûr, en cas d'urgence... C'est là que tu l'as eu ?... Oui... Toi, alors !... Hein ? je te manque ?... Ben, toi aussi, tu me... manques... (un temps) Ah, ça oui ! je suis tout seul ici... (un temps) Pourquoi je me suis enterré vivant dans ce bled ?... Ah, ben oui... avec le numéro de téléphone, t'as eu l'adresse... et bien, je voulais me dépayser, complètement... et là, c'est gagné... Hein ? ? Tu veux venir ici ?... Demain ? !... Oh non, Ornella ! Alors l'endroit te plairait pas du tout ! Tu n'y resterais pas une heure, te connaissant... Non, mais, attends ! t'emballe pas !! (la main devant le transmetteur) C'est pas vrai !... (au téléphone) écoute !... **écoute** ! !... Bon. C'est moi qui viendrai demain !... Parce que ! je préfère que ce soit moi qui vienne ! J'aime pas te savoir sur la route, quand t'es énervée Ornella... (un temps) Mais oui ! j'arrête pas de t'le dire : je suis en vacances tout seul, ici ! là !... Pourquoi y'a personne ? ! J'en sais rien, moi ! C'est un gîte où il ne gît personne ! que veux-tu que je te dise !... Le proprio, sa femme et moi. C'est tout. Voilà... (un temps) Tu téléphones d'une cabine et t'as plus d'unités ? Bon... (un temps) Hein ?... (un temps) Éh bien, de prendre un peu de recul, je pensais que ça nous ferait du bien, à tous les deux... Mais toi, je vois que tu es toujours aussi soupçonneuse... (un temps) Oui ! Je viens demain !... Haaa !... Mais oui... mais évidemment que tu es toujours mon lapin rose... (la conversation est interrompue. Laurent se parle à lui-même :) Ça y est, c'est coupé... (il raccroche, au moment même où Françoise entre. Elle l'interroge du regard et d'un hochement de tête... Laurent est gêné) C'était le... Directeur des "Acacias" : Pajoux... Y'a des urgences là-bas. Il faut que j'y aille... demain... Je pouvais pas refuser, hein ?

FRANÇOISE : Et le lapin rose, c'est quoi ?

LAURENT : Le lapin ?... rose ? ! ?...

FRANÇOISE : Ben oui. Je t'ai entendu parler de lapin rose...

LAURENT : Lapin rose... lapin rose... Ah oui !... Ah non ! c'est rien... Enfin... une expérience sur un lapin... une nouvelle pilule anti-contraceptive pour l'homme... qu'ils auraient testée sur un lapin ; et il serait devenu rose bonbon... D'après ce que me disait Pajoux... Alors, on a plaisanté un peu sur le sujet... 'Paraît que c'est passé aux Actualités, mais comme on a pas... Enfin voilà, quoi... (on voit qu'il est plutôt content de s'en être sorti aussi bien)

FRANÇOISE : (sceptique) Ah... Et, pour les urgences, il n'y avait que que toi pour les assurer ? T'es en vacances, oui ou non ?

LAURENT : (embarrassé) Ben... c'est à dire... Denis est en vacances en Espagne... Charles en Tunisie... Je suis le plus près de Paris, en cas de coup dur... Comme il ne reste à la clinique que Michel, Thierry et Alain... ça fait un peu juste. Ils peuvent être assez vite débordés. La preuve d'ailleurs !... Évidemment, toi, tu peux rester, si tu veux.

FRANÇOISE : (réagissant immédiatement) Il en est pas question ! Une femme doit bien toujours suivre son mari, non ?

LAURENT : ... Bien sûr... (souriant) Mais, nous ne sommes pas encore mariés, ma puce...

FRANÇOISE : C'est tout comme ! On est au mois d'Août, et tu m'as dit qu'on se mariait en Octobre, alors...

LAURENT : Oui...

FRANÇOISE : Et bien alors, je fais tout comme.

LAURENT : Franchement, je ne te comprends pas. Toi qui te faisais une joie de passer tes vacances chez ta sœur...

FRANÇOISE : Je m'en faisais une joie, parce que j'étais avec toi !

LAURENT : Ben oui, mais...

FRANÇOISE : (haussant le ton) Je te suis ! C'est pourtant simple ? !

LAURENT : (secouant la tête) Pourquoi es-tu si pressée de rentrer à Paris ?

FRANÇOISE : Mais moi, je ne suis pas pressée !... Et de toute façon, ça va pas durer 3 mois, tes urgences ? ! C'est des urgences... alors on revient dès que t'as fini ; non ?

LAURENT : Oui... n'empêche que je me demande... pourquoi tu veux aller à Paris à tout prix !

FRANÇOISE : Tu t' demandes ! Tu t' demandes ! Qu'est-ce que tu vas t'imaginer ? hein ?

LAURENT : (*essayant de fanfaronner*) Je ne suis pas né de la dernière pluie, Françoise. T'as quelqu'un à voir, à Paris...

FRANÇOISE : Ça va pas, non ? !

LAURENT : Et c'est un homme, évidemment !

FRANÇOISE : (*excédée*) Mais t'es complètement débile ce matin !

LAURENT : Non ! Ne m' prends pas pour un demeuré. Si tu veux aller à Paris, c'est pour y retrouver un homme !

FRANÇOISE : Non, mais... on est en pleine science fiction... Mais je te signale que c'est toi, et uniquement toi, qui dois te rendre à Paris ! Moi, je ne fais que suivre... (*se calmant*) Enfin... C'est ridicule ce truc-là. C'est vrai !... On n'est pas encore mariés, et on a déjà des scènes complètement idiotes... Qu'est-ce que ce sera quand on aura 70 berges ? !...

LAURENT : (*se calmant lui aussi*) Ouais... Excuse-moi... C'est sûrement ce coup de fil qui m'a contrarié...

FRANÇOISE : Décidément, t'es pas très logique avec toi-même aujourd'hui. Tout à l'heure, tu disais que tu en avais assez d'être ici. Sur ce, on te donne l'occasion de rentrer, et t'es pas encore content.

LAURENT : Oui, mais comme tu le disais y'a pas 2 minutes, et à juste titre, les urgences vont pas durer trois mois... Le propre des urgences, c'est quand même que se soit fait rapidement ; t'as raison... On pourrait donc être de retour d'ici 2 à 3 jours...

FRANÇOISE : Bon ! On ne reviendra pas ! voilà ! Ça te convient ?

LAURENT : Ben... ça m'ennuie pour toi. Je...

FRANÇOISE : Bon. Laisse ça de côté. On en reparlera quand ça ira mieux. Parle-moi plutôt de ces urgences, à la clinique.

LAURENT : (*embarrassé*) Oh, tu sais...

FRANÇOISE : (*souriant*) Mais encore ?

LAURENT : Ben... l'ablation d'une rate...

FRANÇOISE : (*ironique*) Attention. T'es tellement sur les nerfs en ce moment ; pourvu que tu ne rates pas la rate... (*Laurent hausse les épaules*) Et c'est uniquement pour une malheureuse rate, qu'on te demande en renfort ?

LAURENT : Non... Une appendicite également... et puis, 'faudra que je m'occupe aussi d'un oignon mal placé... et que je coupe un bout d'intestin...

FRANÇOISE : (*moqueuse*) Ah ben ! mon "gros colon"... (*elle rit*)

LAURENT : (*soupirant*) Ça te fait rire...

FRANÇOISE : Ben oui... Toi, par contre, ça n'a pas l'air de t'amuser beaucoup. Tu coupes des boyaux à longueur d'année, mais j'ai l'impression qu'à toi, on a coupé le boyau de la rigolade...

LAURENT : Et voilà comment parle la future épouse du chirurgien Laurent Raimbault ! Le chirurgien en passe de devenir le plus coté de Paris. Bravo !

FRANÇOISE : Et comment voudrais-tu que j' parle ? Avec la bouche en cul de poule ? avec des mots savants, en veux-tu, en voilà ? Hein ?... Désolée. Moi, je n'ai pas suivi de cours de théâtre !... Comme Ornella Fanibetti...qui parle comme unencyclopédie !... En plus elle est rousse, ça tombe bien : le dictionnaire "La Rousse".

LAURENT : *(fatigué)* Ça va ! Ça va !!

FRANÇOISE : Oh oui, je sais. Mon humour à moi, passe sous les pieds de monsieur le chirurgien ; tellement il vole bas. Monsieur le chirurgien, qui ne rit que quand il se pique... avec son bistouri.

LAURENT : Il est sûr que je ne vais pas me plier en deux, chaque fois que toi, ta sœur ou ton beauf, sortez une vanne foireuse.

FRANÇOISE : *(s'emportant)* Merci pour les "vannes foireuses" !! Ça veut tout dire. C'est sympa !... N'empêche, qu'étant -théoriquement, un homme bien élevé, tu pourrais te forcer un peu et découvrir plus qu'une demi canine, quand on te raconte une histoire ; même si elle est pas terrible, terrible. C'est une question de politesse, et t'en mourrais pas... C'est pas de ma faute, ni celle de ma famille, si on est des gens de la terre !... C'est bien ça que tu nous reproches ? d'être des paysans ? ! des ploucs ! des "péquenots" ! ?

LAURENT : Mais pas du tout ! J'vous ai jamais reproché ça ! Vous n'avez pas à rougir de vos origines. Personne ne vous en fait le reproche d'ailleurs... Il faut de tout pour faire un monde.

FRANÇOISE : *(sceptique)* C'est sûr qu'on n'est pas aussi raffinés que toi... aussi intelligents...

LAURENT : Mais, arrête ! Je comprends que vous n'ayiez pu faire des études aussi poussées que vous l'auriez peut-être désiré. Je sais que les revenus de tes parents étaient très modestes. Je sais tout ça, hein !

FRANÇOISE : Je sais. Je sais que tu sais tout ! Tu sais tout et tu comprends tout. Sauf qu'hier, Léon a raconté une histoire, que t'as pas comprise...

LAURENT : Je te ferais remarquer que tu ne l'as pas comprise non plus. Y'a rien d'étonnant d'ailleurs : Il s'est trompé je ne sais combien de fois, en la racontant...

FRANÇOISE : Peut-être, mais moi, j'ai ri. Même si c'était pour faire plaisir !... Même que depuis, j'ai réfléchi et que je l'ai comprise. Là !... Comment ramasse-t-on la papaye ? *(prononcer : pa-paille)... avec une fou-fourche !...*

LAURENT : Et ben moi, tu vois, j'ai pas mal de défauts, certes ! mais je n' suis pas hypocrite, donc je n'ai pas ri.

FRANÇOISE : Oooh ! l'hypocrite ! !... Oh ! j'aurais tout entendu... Ben dis donc... *(elle sort rapidement, côté cour. Laurent reprend son bol... mais il grimace)*

LAURENT : C'est vrai que l'autre a éternué dedans... et puis de toute façon, maintenant c'est complètement froid... Et cette odeur de crottin, je m'y ferai jamais... *(il regarde tout autour de lui, avise un bouquet de fleurs dans un vase ; Il se lève et va vider son bol dans le vase...)* On a beau dire qu'on n'engraisse pas les cochons à l'eau claire ; tout de même... *(il revient à la table, au moment où, côté cour, entre Léon. Il devra faire très paysan. Béret et sabots... et de la paille sur ses vêtements sales)*

LEON : Salut l'Laurent !

LAURENT : Aaah ! Bonjour Léon. *(les deux hommes se serrent la main)*

LEON : Bonjour mon "gârs"... Tu m'excuseras, j'ai peut-être pas les pognes très propres. J viens d' vidanger la fosse à purin... *(Laurent regarde sa main, et, l'air de rien, la frotte contre son caleçon...)* Alors, il est-y bon le lait d' "cheû" nous ?

LAURENT : *(hypocrite)* Ah ! Fameux Léon, fameux. Ça !

LEON : Un p' tit goût de "r'viens-y", hein ?

LAURENT : Oh, ben...

LEON : Et ben ! te gêne pas, va ! r' prends-en, "cré vingt dieux" !

LAURENT : Oh... *(gêné)* J'voudrais pas abuser...

LEON : Sois pas p'us bête que la jument, Laurent ! r' prends-n'en, que j'te dis ! *(il lui verse lui-même du lait dans son bol)* Abuser, tu penses ! Y'en a autant comme autant du lait, ici... Tiens. Pour te dire : Même les tôles ont du lait... *(il rit de sa blague)* Ha ! ha ! haa !... *(il*

insiste, voyant le peu de réaction que suscite son jeu de mots) Les tôles ont du lait... les tôles ondulées... *(il joint le geste à la parole)* on-du-lées... Ha ! Elle est bonne. Pas vrai ?

LAURENT : *(esquissant un sourire)* Ah ! oui... oui, oui.

LEON : Bois, avant qu'ce "souaye frroué".

LAURENT : Oui... *(mais il ne boit pas)*

LEON : C'est que j'voudrais pas t'voir partir d'ici, avec la faim et la "souef".

LAURENT : Oh, ça ! ça risque pas. J'ai pris au moins 3 kilos, depuis qu'on est là... C'est bien simple. Hier soir, après le lapin à la moutarde, la poule au riz et le bœuf en daube, j'pouvais plus attacher ma ceinture. Je soufflais comme un phoque asthmatique.

LEON : *(amusé)* J'ai ben vu. Comme on dit par ici : t'avais les dents du fond qui baignaient dans la sauce.

LAURENT : Oui. C'est à peu près ça.

LEON : Cela dit, faut ben manger tout d'même. Parce que, de rentrer les foins, y a point à dire, c'est fatigant.

LAURENT : Ah, ça !...

LEON : Dis-moi : j'ai croisé la Françoise, y a pas 5 minutes ; un brin énervée qu'ell' 'tait... Y aurait-y d' l'eau dans l'gaz, c'matin ?

LAURENT : Bof... Vous savez ce que c'est : des petites querelles sans importance...

LEON : Qui renforcent l'amitié ? Dame, si j' connais !... Et pis, faut dire aussi que l'temps est à l'orage... Elle m'a dit que vous partiez demain ? C'est pas vrai ? ! ?

LAURENT : Ben... si. Et je l' regrette, croyez-le bien. Mais j'ai reçu un coup de fil de ma clinique, à Paris. Y'a des urgences, et il ne reste pas suffisamment de chirurgiens pour y faire face.

LEON : C'est bête, ça... Quand qu' vous êtes arrivés, vous deviez rester un mois. 2 jours plus tard, c'était déjà plus qu'2 semaines. Ça fait 4 jours que vous êtes là, et vous vous en retournez demain !

LAURENT : Et oui. Que voulez-vous, Léon ; c'est ça le métier de chirurgien. On a des obligations.

LEON : Dame ! J'crois que j' préfère encore êtr' paysan... Et pourtant !... *(il prend une chaise et s'assoit à califourchon)* Et pourtant 'cré vingt dieux ! c'est pas les emmerdements qui manquent. Euh, là ! C'est qui faut toujours acheter des machines nouvelles. Et ultra perfectionnées, si tu veux être compétitif. Des trayeuses, électro-magnéto-automato-super soniques. Avec refouleuses. Pratiques, mais point économiques... qui te ressortent la boîte de lait fermée, étiquetée, prête à être dégustée. C'est tout juste si on la boit pas pour "toué"... Et c'est pas tout ! Des moissonneuses-batteuses- lieuses... onéreuses... Et c'est pas tout ! Des tracteurs avec l'air conditionné, le frigo, la radio, la cibi, le téléphone, la télé, le bar et ?... les toilettes incorporées !... Et c'est qu'tout ça, ça coûte les yeux d'la tête... Et qu'on est jamais sûr de rentabiliser. Parce que, si l' temps il est point d'la partie... Par exemple, qui faudrait qui pleuve, quand c'est qu'y a du soleil. Ou qui fait beau et sec, quand qu'c'est qui faudrait qui flotte. Ben, mon vieux. Ça c'est un sacré problème... De toute façon, c'est point compliqué : On a jamais l'temps qui' faut... Tiens ! moi qui t'cause, j'ai jamais l' temps de faire tout c'qui faudrait. 'Faudrait qu'les journées durent au moins 48 heures, pour y arriver. Alors, on court, on court. Courir, toujours courir ! Courir après la vache qui s'est tirée ; La vache !... Courir après le chien qui court après la vache. Courir après la Marie, qui court après l' "cleps" *(le chien)*, qui court après la vache ! Et p'is, courir après l'Etienne Champaux, le chaud lapin d'voisin, vieux "gârs", qui court après la Marie, dès qu'j'ai l'dos tourné, l'saligaud !... Bref, tout ça pour dire qu'on s'en sort pas.

LAURENT : *(abasourdi)* Oui... Je vois ça.

LEON : Et malgré tout l' mal qu'on s' donne, on n'arrive pas à mettre trois radis d'côté... On peut tout juste aller en vacances chaque année sur la côte ; en Septembre, en Octobre et un peu en Novembre. Parce que, faut ben quand même se reposer un peu. Et aussi, un p'tit mois et demi à Mégève, en hiver... et p'is, c'est tout, ma foi ! Faut s'contenter d'ça... Mener la vie qu'on mène à 52 ans, faut l'faire. T'entends ben, mon "gârs" ? faut l'faire ! ! !

LAURENT : Ben oui...

LEON : Remarque, j'veux pas dire par là qu' ton boulot à toi, il est pas fatiguant. Non. J'me doute ben qu'c'est pas toujours du gâteau d'charcuter des quidams. Et encore, les charcuter c'est rien. C'est qu'après, i' faut les rafistoler.

LAURENT : *(las)* Oui...

LEON : Je sais ben qui sont bâillonnés, et qu'on peut pas les entendre se plaindre. Ça facilite le boulot... Mais tout d' même. Faut l'faire ! *(il se lève. Laurent souffle d'aise)* Allez ! j'te laisse finir de p'tit-déjeuner. Prends des forces pour rentrer les foins. Parce que moi, j'ai point encore la machine adéquate. J'ai point assez d'sous pou' m'la payer ! !... Et l' boulot qui pourrait êt' fait en cinq jours avec c'te bécane, nous, on a plus qu'aujourd'hui -avant qu'éclate l'orage- pour le faire... Tu vois, y'a pas à s'amuser... En t'attendant, j'vas aller nettoyer l'étable... Mon vieux, des vaches, c'est encore plus sales que des cochons... *(Tout en parlant, il s'est beurré une biscotte... puis, il la tartine de confiture)* Figure-toi que la Blanche, elle a encore fait des siennes c'té nuit. La garrce ! Elle a bousé dans la mangeoire. Ooh ! l'travail... Remarque les autres, c'est pas c'qui les empêche de bouffer. Mais 'faut quand même que j'nettoye. Sans quoi, ça va finir en circuit fermé ce truc-là. Un cercle vicieux quoi...*(il tape sur l'épaule de Laurent, qui paraît bien ecœuré)* Faut pas qu'ça t'coupe l' "appétite", hein ! ?... *(il met sa tartine entre les dents, va pour sortir ; et Marie qui entre à cet instant, lui envoie la porte dans la figure... Bien évidemment, la tartine s'écrase sur le nez de Léon)* Ooh !... ch'est pas vrai...

MARIE : Qu'est-c'que tu fichais derrière la porte, toi, aussi ? !

LEON : Ben ! j'allais shortir ; ch'te bonne blague !...

MARIE : *(qui éternue)* Atchââââmmmm ! !

LEON : La Marie et son rhume des foins !... *(à Laurent)* Tiens ! Elle va te tenir compagnie, Laurent. *(à Marie)* Ça va-t-y comme tu veux, la mère Troufignac ? À part...

MARIE : *(elle éternue)* Atchââââm ! !... Tu parles ! que ça va comme je veux, oui... *(elle éternue à nouveau)* Atchouuuuum ! !... et ça continue... La mère Troufignac, comme tu dis, elle a déjà soigné les poules ce matin. Les canards, les lapins, les dindons, les cochons et la jument !... Pendant qu'toi, tu jactes... et qu'tu t'empiffres !...

LEON : *(à Laurent)* Ça y est. J'vas m' faire engueuler, j' te l' dis. On n'a jamais l'temps de rien ! Faut toujours courir !... *(à Marie)* T'es "bath", toi ! J'allais pas laisser Laurent tout seul, quand même... Mais à présent, j'y vas !

MARIE : *(elle éternue)* Atcheeeeeeeumm ! !... Et où c'est-y qu'tu vas ?

LEON : Curer les vaches. Et dans la foulée, j'trairai la Blanche... *(à Laurent)* Parce que les trayeuses automatiques, c'est point encore pour nous. On n'est point assez argentés... *(à Marie, en souriant)* Allez ! j' m'en vas faire la traite de Blanche...

MARIE : Ah, ça ! ça t'va bien d'faire la traite de Blanche, oui. *(Léon sort en haussant les épaules. Marie éternue une nouvelle fois, et on entend Léon, lui dire de dans la coulisse : "à tes souhaits")*

LAURENT : Ça s'arrange pas votre truc, dites donc !

MARIE : Non... *(elle se mouche bruyamment)* J'viens d'voir la Fan-fan, là. Elle paraissait ben énervée. Y a des problèmes ?

LAURENT : Oh... des broutilles... Ça arrive...

MARIE : Dame ! 'faut ben apprendre à s'connaître... Au début, "moué" et l'Léon, c'était pareil... *(elle se mouche)* Alors comme ça, vous avez été demandé d'urgence à vot' clinique ?

LAURENT : Oui...

MARIE : J'parierais qu'c'est une "bonne" femme qui va mettr' bas.

LAURENT : Non, Marie. Je ne suis pas sage-femme, ni gynécologue ; mais chirurgien. Et de toute façon, en parlant d'une femme, on ne dit pas "mettre bas", mais accoucher...

MARIE : (*souriant*) Ben, moi, j'ai mis bas trois fois, et j' "m'a-couche" tous les soirs dans mon lit !... Dites-moi, Laurent : ça fait quoi au juste, un chirurgien ?

LAURENT : Ça pratique des opérations de toutes sortes...

MARIE : (*après avoir réfléchi*) Dans l' temps, j'en ai connu un d' "bounhoumme", qui faisait des opérations ; comme vous dites... Mais il 'tait professeur "d'arithmétique"... Deux fois deux : cinq. Trois fois trois : douze. Vous voyez c'que j'veux dire ?

LAURENT : Oui (*il sourit*) Ce ne sont pas tout à fait les mêmes opérations... En ce qui me concerne, ce sont des interventions chirurgicales. Un sujet, malade, estallongé sur le billard - comme on appelle communément la table d'opération - et je l'opère d'une appendicite ; des agmydales ; des végétations ; de la vésicule ; ou des varices ; d'une hernie... et plus important : d'un cancer, etc.

MARIE : Ah ben, à la bonne heure ! Quand il va se réveiller "çi-là", il va pas lui rester grand chose dans la carcasse... Remarquez, comme ça, il aura p'us mal nulle part... Ça doit pas êt' rose tous les jours, vot' job ?

LAURENT : Ben, non.

MARIE : ... Plutôt rouge... en un mot comme en "sang" !... Alors, pour opérer, vous taillez dans la bidoche, comme ça, à la "vas-y comm' j'te pousse" ?

LAURENT : Non ! Avant, il y a l'anesthésie...

MARIE : "Quésako" ?

LAURENT : Une piqûre avec un produit anesthésiant ; qui endort le sujet à opérer. On s'entoure de nombreuses précautions, vous savez... C'est pas si simple... Vous n'avez jamais été opéré, peut-être ?

MARIE : Si ! ! d'un panarisssss', au p'tit doigt... (*côté cour, entre Françoise*) Tiens ! v'là Fan-fan, qu'a fait sa p'tite virée matinale...

FRANÇOISE : Oui, et ça fait du bien... (*plus précisément à Laurent*) Ça calme... Et puis, il fait encore à peu près bon à cette heure-ci. Faut en profiter ; bientôt ce sera la fournaise...

MARIE : T'as raison. Sans compter que l'air d'ici est sain, au moins... C'est pas comme à Paris, où il est complètement "vicieux" !

LAURENT : Vicié, Marie. Un air vi-cié.

MARIE : Ho ! Allez. Il est ben vicieux aussi... Avec toutes ces boutiques, à l'enseigne du "shop-sex" !

LAURENT : Sex-shop !

MARIE : Y'en a "bentôt" p'us que d'boulangeries, ou d'bou-cherie-charcuteries. C'est honteux !

LAURENT : (*amusé*) Faut tout de même pas exagérer...

MARIE : Oh, ben sûr ! Vous, plus rien ne vous étonne, les parisiens. Vous en voyez tellement, des vertes et des pas mûres... Parce que les femmes de là-bas, pour ce qui est de "tétonner"... (*elle marche, tout en faisant saillir sa poitrine*) sur les trottoirs, pardon. Elles se posent un peu là !... Tiens ! Elles "tétonnent" comme not' Blanche : ni "pis", ni moins... Pauv' capitale !... (*à Françoise*) Bon. Changeons d'sujet : j'vas avoir besoin d'tes services, ma p'tite soeur.

FRANÇOISE : Ah !

MARIE : Vouais ! 'Faut qu'j'emène une lapine au mâle... et comme j'commence à être un peu dur d'la feuille, tu m'diras quand qu'c'est qu'il aura frappé les trois coups, l'animal.

FRANÇOISE : Bon. J'te suis... (*elles sortent côté jardin*)

LAURENT : (*seul*) Et bien moi, je crois pas être bégueule pourtant, mais avec tout ce que je viens d'entendre, j'ai vraiment, mais alors là, vraiment plus faim... (*il se lève et déverse à nouveau le contenu de son bol dans le vase... si les fleurs pouvaient à ce moment piquer du nez, ce serait vraiment parfait... Laurent dirait : "Ah ben" ! ?...*) Je suis pourtant pas sorti de la cuisse

de Jupiter, mais quand j'entends des conneries pareilles, ça me laisse sans voix... Je raconterais ça aux collègues, ils me croiraient pas. Ils diraient que j'invente. Que je brode, pour faire mon intéressant... Et comment leur en vouloir ?... *(il jette un œil par la fenêtre)* Je ne vais pas me dépêcher de sortir ; parce que dès qu'il va me voir le Léon, il va me mettre le grappin dessus, et je suis "bon comme la Romaine", pour les foins. Et les foins, merci. J'en ai ma claque !... *(il se tient les reins)* J'ai les reins en compote avec ça... *(à cet instant, on frappe à la porte côté cour)* Je sais pas qui c'est, mais je ne suis pas très présentable... *(rapidement, il se passe les mains dans les cheveux, et vérifie sa tenue vestimentaire. On frappe à nouveau)* Oui ! *(il va ouvrir... Entre Annie)*

ANNIE : *(apparemment heureuse de voir Laurent, et personne d'autre, elle est d'emblée très, très aguicheuse)* Aaah !... enfin du monde. Et du beau monde !... *(ni une, ni deux, elle embrasse Laurent, plutôt tendrement... Etonnement de Laurent, et les lumières s'éteignent sur la scène, pour la fin du premier tableau)*

-2 ème tableau-

(La lumière se rallume pratiquement aussitôt sur scène ; du moins, si la pièce est jouée d'une seule traite...)

ANNIE : *(très à l'aise)* Je pensais bien que cette ferme était inhabitée. Je n'y ai rencontré nulle âme qui vive...

LAURENT : *(troublé)* Y en a deux qui se sont occupées d'emmener la lapine au mâle. Quand au troisième, il traite la Blanche...

ANNIE : *(étonnée et amusée)* Et bien dites donc ! comme vous y allez ! Comme entrée en matière...

LAURENT : *(rapidement)* Rassurez-vous. Blanche n'est qu'un superbe spécimen de la race bovine. Autrement dit, une vache...

ANNIE : Ah, bon... Vous êtes le propriétaire des lieux ?

LAURENT : Ah, non.

ANNIE : Encore, je me disais... que vous n'aviez pas vraiment le... profil de l'emploi.

LAURENT : Voulez-vous que j'appelle monsieur Troufignac ? qui lui, a le profil de l'emploi -comme vous dites ; et à qui appartient cette ferme ; si vous désirez un renseignement...

ANNIE : *(tout sourire)* L'homme qui traite la Blanche ?... Oh, c'est pas la peine. Je préférerais autant traiter avec vous... Enfin ! j'veux dire : parler avec vous... Vous avez meilleure allure que les rares autochtones que j'ai vus dans le patelin... *(toujours très aguicheuse)* Vous avez très, très bonne allure... un genre qui me plaît énormément... *(elle arrange le col de son t-shirt, et lui passe une main dans les cheveux...)* Bref, vous êtes mon genre, quoi...

LAURENT : *(troublé, en même temps qu'étonné)* Ah, oui ?... euh... mais, vous êtes très bien aussi...

ANNIE : Merci... Vous dites si je me trompe : vous êtes locataire, ici ? ou, travailleur saisonnier peut-être ?

LAURENT : Non. Je passe tout simplement des vacances à la ferme.

ANNIE : *(étonnée)* Ah bon ?... Et, tout seul ?

LAURENT : *(amusé)* Non. Avec ma fiancée...

ANNIE : *(qui a nettement tiqué)* Votre fiancée ? ! ?

LAURENT : Oui... Ça a l'air de vous paraître bizarre ?

ANNIE : Oui... oh, heu... non !...

LAURENT : D'ailleurs, notre séjour s'achève. Nous partons demain.

ANNIE : (*visiblement ennuyée*) Demain ? !... quel dommage...

LAURENT : (*amusé*) Ça vous désole à ce point ?... on ne se connaît pas, et...

ANNIE : (*rapidement*) Justement ! j'aurais bien aimé vous connaître... (*elle regarde la pièce*) Ça a l'air d'être très grand ici... et, je serais prête à demander au propriétaire qu'il me loue une chambre, afin d'y passer quelques jours... C'est calme. Sûrement reposant ; non ?

LAURENT : Oui... (*en aparté et en souriant*) à condition de ne pas rentrer les foins...

ANNIE : Pardon ?

LAURENT : Non. Rien... C'est vrai que c'est très reposant... et rien ne vous empêche de rester ici... C'est effectivement très grand, et monsieur et madame Troufignac accepteront de vous louer une chambre. C'est un gîte rural, alors...

ANNIE : (*ennuyée*) Oh, ben oui... mais... non. Pour moi, un séjour ici, n'aurait de raison d'être, que si vous étiez là... Je me faisais déjà une joie de passer quelques jours en compagnie d'un homme aussi... séduisant.

LAURENT : (*en aparté au public. À noter que la voix pourrait être enregistrée...*) Attention ! ... Ça recommence... En venant me perdre ici, je me disais qu'au moins, je ne serais pas tenté par les créatures... ça c'est pas très gentil pour Marie, mais enfin... (*amusé*) Vraiment, elle craint rien de ma part... Et ben, crac ! c'est raté... Tant pis. Je peux pas laisser passer une occasion pareille... je fonce !... (*à Annie*) Décidément, vous êtes très gentille... Et je n'aurais pas demandé mieux que de rester, seulement...

ANNIE : Seulement ?... (*souriant*) je ne vous plais pas ! ?

LAURENT : Oh ! C'est pas ça. C'est pas du tout ça... Mais, je suis chirurgien, et...

ANNIE : (*l'interrompant, admirative*) Chirurgien ? ! ?

LAURENT : Oui...

ANNIE : Un métier qui doit être merveilleux... J'aurais tellement aimé que vous m'en parliez...

LAURENT : (*en aparté, au public. Éventuellement voix enregistrée*) Dieu m'est témoin -et vous aussi... que c'est elle qui cherche... D'accord, j'me défends pas beaucoup... Est-ce que c'est la... vague ressemblance avec Ornella, qui me trouble ?... En tout cas, je vais approfondir les choses... (*petit sourire*) Non, ne voyez rien de scabreux dans ce que je viens de penser. Vous avez vraiment les idées sous la ceinture, vous, hein... Allez, on verra bien !... (*à Annie*) Vraiment ? Vous aimeriez que je vous parle de mon métier ?

ANNIE : Je vous assure que oui.

LAURENT : (*réfléchissant*) Bon. Et bien... Ecoutez. Je peux m'arranger... et je vais m'arranger, pour différer notre départ... de quelques jours.

ANNIE : (*rayonnante*) Vrai ?

LAURENT : Tout ce qu'il y a de plus vrai. En réalité, notre retour à Paris, ne presse pas autant que ça, et je saurai bien trouver une excuse.

ANNIE : Vous êtes super... Il ne me reste plus qu'à demander au fermier de me louer une chambre.

LAURENT : (*sûr de lui*) Il vous la louera !

ANNIE : Vous croyez ?

LAURENT : J'irai lui demander moi-même ; c'est pour ainsi dire, mon beau-frère.

ANNIE : (*qui tique une nouvelle fois*) Votre beau-frère ? !... (*surmontant rapidement son étonnement*) Vous feriez ça pour moi ?

LAURENT : Bien sûr. (*en aparté, au public*) Ça, et bien d'autres choses encore...

ANNIE : Merci, c'est très gentil... Et bien, dans ce cas, je vais aller chercher ma voiture. Je l'ai laissée au bout du chemin. Je ne savais pas trop comment accéder jusqu'à la ferme...

LAURENT : Alors, attention de ne pas vous enliser près de la mare aux canards ! À cet endroit, c'est assez meuble.

ANNIE : Promis ! je prendrai garde. *(elle se dirige vers la sortie, côté cour)* À tout de suite !

LAURENT : Pendant ce temps, je vais aller trouver Léon. *(Annie sort, en lui envoyant un baiser)* On peut pas dire que ce soit une grande timide... *(heureux)* Je lui ai tapé dans l'œil... *(se grattant le menton)* Mais c'est marrant cette ressemblance avec Ornella... Elle, elle est plus jeune, c'est sûr. Mais y'a quelque chose... c'est indéniable... Bon, Léon. Où il est celui-là ? *(il sort côté jardin - un temps - Annie revient du côté cour, sur la pointe des pieds... Elle s'assure qu'il n'y a plus personne dans la pièce, ou a proximité immédiate. Comme elle est seule, et qu'elle pense, on pourra si possible, avoir enregistré sa voix sur bande magnétique, et la repasser à cet instant. D'ailleurs, on pourra procéder ainsi, chaque fois qu'elle sera seule)*

ANNIE : *(seule. Éventuellement donc, voix enregistrée)* Plus personne... Parfait. Je vais pouvoir téléphoner d'ici... Sion me surprenait et qu'on me demandait quoi que ce soit, je dirais que je me suis arrangée avec Laurent... Éh ! C'est pas un triste le coco. En vacances avec sa fiancée ! Chez son beau-frère ! Ornella qui l'imagine seul, s'embêtant à cent sous de l'heure, va faire une drôle de tête en apprenant ça... Par contre, moi, ça arrangerait plutôt mes affaires. *(elle se frotte les mains... puis réfléchit)* Et si je ne lui parlais pas de la fiancée, à Ornella... Ça éviterait peut-être qu'elle vienne jusqu'ici et -la connaissant, qu'elle fasse un scandale... Ça ficherait mon plan par terre ça... *(elle décroche le combiné téléphonique)* Allez, c'est décidé : Je ne lui parle pas de la fiancée... *(elle compose un numéro, tout en surveillant les alentours, du coin de l'œil)* La fiancée, je suis de taille à la mettre hors-jeu, moi-même... *(un instant, elle attend sa correspondante, et là, elle parle à nouveau en direct)* Allo ? Ornella ?... oui, c'est moi Sofia... Salut grande sœur... Alors ?...éh bien, je crois que t'avais raison de t' inquiéter, ma vieille... parce que, au premier jupon qui passe à moins de cinq mètres de lui, ton Laurent, il démarre au quart de tour... Oh, ben, j'ai même pas eu besoin de l'allumer pour m'en rendre compte... Y'avait pas deux minutes que j'étais dans la ferme, qu'il me faisait déjà du rentre-dedans... Éh bien, j'me suis pas laissée faire évidemment... et alors ? j'ai cru qu'il allait me sauter dessus !... Si ! si ! Je t'assure. J'en suis encore souflée... Je te jure que ça m'a étonnée. Jem'attendais pas à ça, quoi... *(un temps)* À mon avis, c'est un coureur, et t'aurais grand tort de vouloir t'accrocher à lui... *(un temps)* Ah, ça oui ! Il est tout seul dans cette ferme... *(un temps)* Comment ? tu veux que j'insiste un peu ? !... pour voir jusqu'où il irait ?... T'es bien, toi !... J'ai pas envie de me faire violer... Ça risque rien, ça risque rien... c'est toi qui le dis !... *(un temps)* Bon ! Si ça peut te faire plaisir, je vais insister un peu, alors... Mais y'a que toi pour demander des choses pareilles. T'es vraiment maso, ma sœur !... Éh ! ? seulement, attention : on joue avec le feu, là... Oui. Et c'est dangereux... D'accord, d'accord... Je te quitte à présent. Je vais lui faire le coup de la voiture enlisée... pour voir sa réaction... Tu vois ? C'est pas très méchant, et c'est lui-même qui, inconsciemment -tout du moins, je pense- m'en a donné l'idée... Oui. Je te tiens au courant... A plus tard. Je t'embrasse... *(elle raccroche)* J'ai bien fait de ne pas lui dire qu'il était ici avec une femme... Je saurai persuader Ornella de ne plus chercher à revoir Laurent, sans être obligée d'utiliser cet argument... La fameuse fiancée, j'en fais mon affaire... Oh ! Il vient du monde, il me semble... *(elle sort rapidement, côté cour... et revient tout aussi rapidement)* C'est de par là que ça vient ! *(finalement, elle sort rapidement côté jardin...et, côté cour, entrent Françoise et Laurent)*

FRANÇOISE : *(humant)* Tiens, ça sent drôle ici...

LAURENT : Tu trouves ?

FRANÇOISE : Ça sent la cocotte...

LAURENT : *(amusé)* Normal. On est dans une ferme... Et quand le vent est à l'ouest, on en ramasse plus avec le nez qu'avec une pelle.

FRANÇOISE : Pas cette cocotte-là !... Ça sent la poule de luxe, si tu préfères !

LAURENT : Ah ?... Je sens rien, moi...

FRANÇOISE : Alors, c'est vraiment décidé ? on reste ?

LAURENT : Oui.

FRANÇOISE : C'est quoi , cette volte-face, à la clinique ? C'est une clinique d'aliénés ma parole ! ?

LAURENT : Calme-toi ! À l'instant, au téléphone, Pajoux m'a dit que Charles était rentré de Tunisie. Un temps exécrable là-bas. Du jamais vu. Bref, Charles a bien voulu reprendre du service un peu plus tôt. C'est impeccable, non ?

FRANÇOISE : Bien sûr, mais... ça ne te dérange plus de rester ? Toi qui te plaignais du travail...

LAURENT : Non... Tout bien réfléchi... ça ne me contrarie plus. Après tout, ça n'a jamais tué personne un peu d'effort physique. Ça permet de garder la forme... (*entre Léon, côté jardin*)

LEON : 'Scusez-moi d'vous d'mander pardon, les enfants... (*à Laurent*) J'ai pas ben compris c'que tu m'as dit tout à l'heure, Laurent. J'étais au fin fond de la grange. Une histoire de locataire ?... Quoi donc ?

LAURENT : Oui. Je disais, qu'il y a à peine dix minutes, une jeune femme a demandé à ce qu'on lui loue une chambre, si possible...

FRANÇOISE : Je comprends d'où vient l'parfum !...

LEON : (*à Laurent*) Y'a point d problème de toute façon. Y'aurait assez d'place ici, pour loger un régiment. Où c'est-y qu'elle est c'te femme ?

LAURENT : J'me suis bien douté que vous pourriez lui louer ça... Elle est partie chercher sa voiture, qu'elle a laissée au bout du chemin... C'est curieux qu'elle ne soit pas encore revenue... mais, apparemment, elle savait pas trop comment arriver jusqu'à la ferme...

LEON : Bof, elle doit pas êtr' bien loin.

FRANÇOISE : (*à Laurent*) Une jeune femme... belle ?... ou une jeune femme, moche ?

LAURENT : (*amusé, à Léon*) Ces questions !... (*à Françoise*) J'ai même pas remarqué. Je pense qu'elle n'est ni belle, ni moche. De celle qu'on ne parle pas...

LEON : Ce sera ben c'que ça voudra ; elle est la bienvenue ! Y'a d'la place dans l'gîte ! ... surtout qu'vous partez demain !

LAURENT : Ha, non ! On ne part plus.

LEON : (*surpris*) Vous partez p'us ? !

LAURENT : Non. J'ai reçu un deuxième coup de fil de la clinique : Finalement, ils se sont arrangés autrement.

LEON : Et ben, c'est au poil, ça ! On va pouvoir rentrer les foin tranquillement. À condition qu'l'orage n'éclate pas tout d'suite, ben sûr ! Allez, j'retourne dans la grange... Ah ! dites-voir : pour les conditions d'hébergement de la p'tite dame, si la Marie est point là, appelez-moi.

LAURENT : D'accord. (*Léon sort côté jardin*) Et, j'arrive Léon !

LEON : (*il est sorti*) Oui !

FRANÇOISE : (*à Laurent*) Tu ne m'avais pas dit que tu avais vu une femme...

LAURENT : (*amusé*) Si à chaque fois que je vois une femme, je dois te le dire, on n'en sortira pas... Y'en a peut-être une bonne trentaine de millions, rien qu'en France...

FRANÇOISE : Ne joue pas sur les mots, s'il te plaît ! y a voir et voir...

LAURENT : (*agacé*) Mais, c'est pas du tout mon genre !

FRANÇOISE : (*croisant les bras*) Comment tu le sais ? Puisque tu dis l'avoir à peine remarquée ?...

LAURENT : (*subitement emprunté*) Ben... (*à cet instant précis, Annie entre côté cour*)

ANNIE : Hello !

LAURENT : Aaah ! Vous voilà de retour... (*à Françoise*) La dame, dont je te parlais à l'instant...

FRANÇOISE : *(avec humeur)* Non ! dont JE te parlais ; MOI !

ANNIE : Bonjour. Je m'appelle Annie.

FRANÇOISE : *(sèchement)* Bonjour.

ANNIE : *(à Laurent)* Vous aviez raison, Laurent... Du côté de la mare aux canards, le terrain est très boueux, et comme je suis une piètre conductrice, malgré vos conseils, j'ai trouvé le moyen de m'enliser... *(à Françoise)* Si vous le permettez mademoiselle, votre fiancé est tellement sympathique, que je vais abuser de lui.

FRANÇOISE : *(nerveusement)* Pardon ? ! vous voulez abuser de mon fiancé ? ! !

ANNIE : *(grand sourire)* Abuser de sa gentillesse, seulement... Rassurez-vous. *(à Laurent)* Vous croyez que vous pourriez me sortir de là ?

LAURENT : On va demander à Léon. Avec son tracteur, il en aura pour deux minutes, tout au plus.

ANNIE : *(visiblement ennuyée)* À vrai dire, j'aurais préféré que ce fût vous qui veniez... J'ai peur qu'un tracteur n'abîme ma voiture... Et de toute façon, je ne dois pas être profondément embourbée...

LAURENT : Bon. Ben, comme vous voulez. Allons voir ça.

FRANÇOISE : J viens avec vous !

ANNIE : *(avec aplomb)* Je vous le déconseille, mademoiselle. C'est très gras. Vous saliriez vos chaussures pour rien. *(elle sort rapidement côté cour ; Laurent lui emboîte le pas)*

LAURENT : *(se retournant vers Françoise, avant de sortir)* À tout de suite, chérie ! *(Françoise, parfaitement stupéfaite est restée coite)*

FRANÇOISE : *(seule)* Ooh ! mais ça m'a l'air d'être une drôle de louloute, cette nana-là. *(elle croise les bras, avec humeur)* Je commence à comprendre pourquoi Laurent est si content de rester... Et s'il me pousse des cornes sur le front, 'faudra pas que j'm'étonne... Ouh là là, prudence, Françoise. Prudence !... *(à cet instant, Marie rentre rapidement, côté jardin)*

MARIE : Et ben, la frangine, c'est-y qu' tu causerais tout' seule ? C'est la vieiture qui t'gagne ?

FRANÇOISE : Non... Je pensais, tout haut... Figure-toi qu'y a une drôle de souris qui vient de débarquer, là. Une nana qui veut passer quelques jours ici, en location... Y'a pas un quart d'heure qu'elle est là ; elle appelle déjà Laurent par son petit nom, et lui parle comme s'ils s'étaient connus à deux ans... Elle est partie avec lui, pour soi-disant, désembourber sa voiture. Laurent a proposé de demander à Léon qu'il la sorte de là, avec un tracteur...

MARIE : Et alors ?

FRANÇOISE : Madame a rétorqué qu'elle préférerait que ce soit Laurent qui vienne. Et sans tracteur ! pour pas abîmer sa voiture... Et quand j'ai dit que j'allais avec eux, elle m'a fermement conseillé de rester là ! pour ne pas salir mes godasses ! Ça m'a laissée sans voix... Tu me connais ? J'ai du caractère et de la répartie, pourtant ! Et bien là, j'en suis restée comme deux ronds de flan... Si ça se trouve, elle est enlisée comme toi et moi, oui ! *(elle monte sur ses grands chevaux)* C'est une pouffiasse, ouais ! voilà ce que c'est !... À moins qu'ils se connaissent déjà, et que le coup soit monté !... Mais ça, j'en aurais le cœur net, bon sang ! Et ça ne durera pas aussi longtemps que les contributions cette affaire- là, crois-moi !

MARIE : *(visiblement inquiète soudain)* Léon l'a vue, cette femme ?...

FRANÇOISE : Non... mais Laurent lui en a parlé... Il a dit qu'il n'y avait pas de problème pour l'hébergement. Qu'éventuellement tu verrais ça avec elle...

MARIE : Bon... 'monte pas sur tes grands chevaux, Françoise. Y'a pas d'mal pour l'instant...

FRANÇOISE : *(nerveuse)* Oh, mais j' vais pas attendre qu'il y en ait ! crois-moi !

MARIE : Écoute donc : Laurent est simplement parti donner un coup d' main, à une personne du sexe faible, à sortir, de la boue, une auto-immobile. C'est tout.

FRANÇOISE : J'aime l'image du "coup de main", tu vois... Et "sexe faible", à d'autres ! T'es trop naïve, Marie. Je suis bien certaine, que c'est depuis qu'il a vu cette grognasse, que Laurent a décidé de rester ici.

MARIE : *(pour le moins étonnée)* Allons bon ! Vous restez ?

FRANÇOISE : Ben, oui... Tout à l'heure, Laurent m'a dit qu'il avait reçu un second coup de fil de la clinique, annulant le premier...

MARIE : Èh ben, mais c'est parfait ça.

FRANÇOISE : Ha, non ! C'est pas parfait, non. Pas parfait du tout, même ! Parce que si cette pétasse s'installe ici, moi par contre, je pars. T'entends bien ? ! Je déguerpis!

MARIE : Calme-toi, Fan-fan... Si à chaque fois qu'une "bonne" femme cause à ton Laurent, tu t'mets dans des états pareils, où qu'c'est-y qu'on va ? A c'tarif-là, même moi j'pourrais plus lui adresser la parole, alors ! ?

FRANÇOISE : *(petit sourire entendu)* J't'aime bien, ma sœur, mais on voit bien que tu l'as pas vue, l'autre !... Elle est drôlement bien. Vous n'avez rien en commun.

MARIE : *(piquée au vif)* Ah ben, j'te remercie ! Ça fait toujours plaisir à entendre.

FRANÇOISE : 'Sois pas fâchée... Je voulais seulement dire qu'elle, c'était pas le genre à aller curer des lapins, ou biner les betteraves... Elle est fringuée comme une starlette et parle comme un dictionnaire ; avec la bouche en cul de poule... Le genre à Laurent, justement... D'ailleurs, elle me rappelle son ancienne : Ornella "Machin-truc-chose-Betti" là... Nous, à côté, on est des pécores, qu'est-ce que tu veux !

MARIE : 'Te sous-estime pas quand-même !... *(elle réfléchit)* N'empêche que... va p' t'êtr' falloir que j'attache mon Léon, moi. A lui aussi, elle pourrait donner des démangeaisons... Il a point besoin d'ça, l' Léon. A 52 ans, tous les soirs, hop !... À 52 ans, faut l'faire... S'il fallait - sous "prétexte" qu'il a vu une sorte de Pamela "Andersson", *(prononcer à la française)* qu'il mette les bouchées doubles, il s'userait la santé en un rien de temps... Dis-moi, elle est mariée, c'te femme ?

FRANÇOISE : ... J' pense pas.

MARIE : À tous les coups, c'est une aventurière...

FRANÇOISE : Parle français Marie : c'est une "pouffe" ! *(soudain, elle écoute)* Chut ! les voilà !... *(Annie et Laurent entrent côté cour. Laurent porte le sac de voyage d'Annie)*

LAURENT : Et ben dites-donc, il fait déjà sacrément chaud...

FRANÇOISE : *(froidement)* Alors, ça y est ?

LAURENT : Oui. En un tour de main.

ANNIE : *(admiration)* Il est très fort.

LAURENT : *(à Annie, lui présentant Marie)* Je vous présente la maîtresse de céans : madame Troufignac.

ANNIE : *(serrant la main de Marie)* Je m'appelle Annie Dubois. Enchantée madame.

MARIE : Moi de même...

ANNIE : *(à Françoise)* Vous avez bien de la chance, mademoiselle, d'avoir un fiancé comme le votre : intelligent, serviable, bricoleur... et j'en passe certainement. Bref, un spécimen très rare.

FRANÇOISE : *(du tac au tac)* Que je tiens à conserver !...

ANNIE : *(souriant)* Cela va sans dire.

FRANÇOISE : Oui. Sûrement. Mais j'préfère le dire quand-même...

ANNIE : *(à Marie)* Vous-a t-on entretenu de l'éventuelle location d'une chambre, madame ?

MARIE : Oui, oui... et ben mais, c'est d'accord...

ANNIE : Très bien. Merci.

FRANÇOISE : *(lui tournant brusquement le dos)* Y a pas d'quoi !...

ANNIE : *(à Marie)* Voulez-vous que je vous verse des arrhes ?

MARIE : Vous comptez rester combien d'temps ?

ANNIE : À vrai dire, je n'en sais trop rien. Ça dépendra...

FRANÇOISE : *(enchaînant, en aparté)* S'il fait beau, ou s'il y a du vent, ou, gna-gna-gni, ou gna-gna-gna...

MARIE : ...Bon. 25 euros la journée, tout compris. Ça vous va ?

ANNIE : Ça me va parfaitement bien... *(elle va pour sortir de l'argent de son sac...)*

MARIE : Laissez ! Vous réglerez tout quand vous partirez.

ANNIE : C'est gentil, merci. Et bien, je vais de suite voir ma chambre... Mais, ne vous dérangez pas, madame. *(à Laurent)* Laur'... monsieur va me montrer le chemin, et déposer mon sac par la même occasion... *(geste nerveux de Françoise)*

MARIE : Bon... *(à Laurent)* Vous aurez qu'à l'emmener jusqu'à la dernière chambre, au premier... celle, au fond du couloir ; qui donne sur le têt au cochon... *(à Annie)* Nous mangeons ici-même, dans cette pièce, à midi et 19 heures précises. Ça vous va-t'y ?

ANNIE : *(tout sourire)* Ça me va parfaitement.

LAURENT : *(se dirigeant vers la porte du fond de la scène, s'il y en a une, ou vers la porte côté jardin ; il s'adresse à Annie)* Si vous voulez bien me suivre...

ANNIE : *(lui emboitant le pas)* Avec plaisir... À tout à l'heure, mesdames... *(ils sortent)*

FRANÇOISE : *(à Marie, singeant Annie dans sa démarche de vamp / allumeuse)* Avec plaisir, et gna-gna-gna, gna-gna- gna... Non, mais ! Tu t'rends compte ? ! elle nous nargue ! elle se fout de nous ! ! Et il faut lui porter son sac... Et puis quoi encore ? Faudrait peut-être aussi lui porter son petit déjeuner au lit ? ! non ? ! ?... C'est incroyable ça !

MARIE : T'avais raison. Elle a d'la classe la médème. Nippée, faut voir comme... Elle doit pas faire des ménages, celle-là.

FRANÇOISE : En faire non ! Mais en défaire, sûrement !... Ça, c'est une nana à embrouilles. Ça se voit tout de suite ! *(Léon entre côté cour)*

LEON : *(enjoué)* Alors, vous l'avez t'y vue, cette nouvelle locataire ?

FRANÇOISE : *(s'emballant)* Ça ! Faudrait être complètement miro, pour pas la voir !

MARIE : Dame. Elle est point d'celles qui passent inaperçues !

LEON : *(l'oeil allumé)* Elle est si bath que ça ?

MARIE : Tu parles ! on la croirait sortie tout droit du bordel, oui.

FRANÇOISE : Et 'faut lui prendre son sac ! 'Faut ceci, 'faut cela !

LEON : *(amusé)* Éh ben, dites donc. J'vois qu'vous l'avez vue, mais qu'vous pouvez pas la voir, quoi !... Où qu'est l'Laurent ?

FRANÇOISE : *(avec humeur)* Il est parti lui montrer sa chambre ! et peut-être même qu'il va la border !... *(s'emballant)* Non, non ! Lui montrer sa chambre ! ! comme si elle avait pas pu la trouver toute seule !

LEON : Calme-toi, Françoise. On fait comme ça avec tous les gens qui viennent ici de toute façon. On leur montre leur chambre... Marie, ou ben moi.

FRANÇOISE : Oui, mais là, c'est Laurent, et pas un autre !... Et elle est du genre à demander à ce qu'il lui tienne la main, pour traverser dans les clous, à Bazoches-les-Galantines !... *(entre*

Laurent, seul) Déjà ? ! Et tout seul ? Madame ; pardon, mademoiselle, n'a pas daigné redescendre, pour ne pas avoir à se mêler aux péquenots qu'on est ?

LAURENT : (*surpris*) Qu'est-ce qu'il te prend ?

FRANÇOISE : 'Joue pas les étonnés, hein ? ! J'ai compris votre manège. Je suis peut-être pas trop finaude, mais je suis pas complètement idiote non plus.

LAURENT : (*amusé*) Tu vas pas me dire que t'es jalouse de cette femme, quand même ! ?

FRANÇOISE : Et ben si, je l'suis ! jalouse ! Y'a de quoi, non ? !

LAURENT : Ah, non ! y'a pas de quoi. C'est absurde, je t'assure.

FRANÇOISE : Oui, oh !...

LEON : Allons, les enfants. Point d'dispute.

FRANÇOISE : (*avec humeur, à Laurent*) On s'en va ! On retourne à Paris ! Et pas dans deux semaines, ni dans quatre jours ; ni dans deux ! On s'en va tout de suite ! !

LAURENT : Mais plus rien ne nous pousse à partir, puisque je t'ai dit que j'avais reçu un coup d'fil...

FRANÇOISE : (*l'interrompant*) Un coup d'bluff, oui ! ! Si tu veux rester maintenant, c'est uniquement parce que l'AUTRE est arrivée. Voilà pourquoi ! !

LAURENT : (*s'énervant*) Bon ! Maintenant ça suffit ! c'est finla comédie ! ! Merde ! ! ! !

FRANÇOISE : Aaaaah ! là, tu confonds. La comédienne, c'est pas moi. C'est ton "Ornella-bidule-Betti" là !...

LAURENT : (*se prenant la tête dans les mains*) Non, mais n'importe quoi, hein ! ? C'est carrément la folie douce !

FRANÇOISE : C'est ça, oui ; la folie douce...

LEON : Allons, allons !... Ben, alors ?... Tiens. Pour détendre l'atmosphère, j'm'en vas vous raconter une histoire belge... (*Françoise, bras croisés, boude dans un coin de la pièce. Laurent se tient debout dans un autre coin*) Vous savez-t'y pourquoi, qu'aux portes des usines... Non... Attendez-voir... C'est pas aux portes des usines... Pourquoi, qu'aux portes d'entrée des cinémas belges, y'a toujours un tas d'sable ?... Non. Attendez voir, c'est pas aux portes des cinémas... Aux portes des supermarchés ! ! Ça y est. Ça m'revient. Oui !... Alors, pourquoi, qu'aux portes des supermarchés belges, y'a toujours un tas... d' "escrèments" ? (*un temps*) Vous savez point ?... (*à Françoise et Laurent*) Vous voyez pas ? (*ils haussent les épaules*) Vous donnez vot' langue au chat ?... Et ben, c'est parce qu'y a marqué, sur toutes les portes : Sonnez fort !

LAURENT : (*Hypocrite*) Ha ! ha, ha ! Elle est extra...

MARIE : (*à Léon*) Mais non ! C'est pas "sonnez fort", c'est : "poussez fort" !

LAURENT : (*gêné, il rit jaune*) Ha, ha ! Elle est encore meilleure comme ça...

LEON : (*à Marie*) C'est peut-être, "poussez fort". T'as raison...

FRANÇOISE : (*durement à Laurent, en passant près de lui*) 'Te forcepas à rire T'as rien compris !...

LAURENT : (*agacé*) Françoise ! ! (*Françoise sort rapidement côté cour*) Françoise ! ! ! ? (*Laurent sort rapidement derrière elle*) C'est pas vrai ? !...

LEON : (*à Marie*) C'est bien la première fois, qu'une histoire belge fait pas rire Françoise...

MARIE : Évidemment, (*elle hausse les épaules*) tu t'as gouré en la racontant...

LEON : Ha, ben... C'est qu'j'ai la mémoire qui flanche un peu... Oh ! mais, pas tant qu'ça, tout d'même ! S'en rappeler déjà comme j'm'en suis rappelé ; à 52 ans, 'faut l'faire ! !

MARIE : Viens donc. On va retrouver les jeunes, et essayer de voir si on peut faire quelque chose.

LEON : Oui... (ils sortent côté cour - un temps - côté jardin, ou par la porte du fond, entre Annie. Elle s'assure qu'elle est bien seule. On pourra passer, à partir de maintenant, sa voix enregistrée, si on le veut et si on le peut)

ANNIE : Personne... Ouh !! elle a l'air d'avoir un fichu caractère, la fiancée... (elle décroche le combiné téléphonique et compose un numéro) Et elle a l'air d'y tenir à son... Laurent... Et moi, j'ai fait une sacrée boulette, tout à l'heure, en l'appelant justement, Laurent. J'suis pas sensée connaître son prénom... Heureusement, personne n'a réagi semble-t-il... (elle tourne le dos à la porte du côté cour et elle s'adresse à sa correspondante) Allo ? Ornella ?... Oui, c'est moi. J'te rappelle parce que ma première impression se confirme nettement, ma grande... Ben, j'suis désolée d'avoir à te dire ça, mais ton Laurent se fout de toi, comme c'est pas permis... oui !... (à cet instant, Laurent rentre rapidement dans la pièce, côté cour. Et voyant Annie - qui elle, ne l'a pas vu - il s'arrête net, écoute un court instant la conversation téléphonique... Puis, sur la pointe des pieds, il revient jusqu'à la porte, d'où il continue d'écouter...) Pour l'enlèvement de la voiture ?... oui... Et bien, quand je lui annoncé que j'étais embourbée, il a fait des pieds et des mains... surtout des mains !... pour me venir en aide... Moi, j'voulais demander au propriétaire de la ferme, qu'il me sorte de là avec un tracteur... Ben, Laurent a insisté pour le faire lui-même... moi, j'dis qu'il y a un sacré numéro ton Laurent... Enfin, bref, il a désembourbé la voiture... Mais il a encore voulu m'embrasser... Oui. Tu t'rends compte ? !... Oui... J'comprends ta mauvaise humeur, Ornella. Mais attends ! ! C'est pas tout... T'as voulu que j'insiste, j'ai insisté... Quand j'ai loué ma chambre, je pensais que c'est la proprio qui irait elle-même me la montrer... Mais, tiens, macache ! C'est Laurent qu'a pris mon sac, et qui a tenu à me la montrer cette chambre... J'étais pas rassurée tu sais... Une fois là-haut, tu penses bien qu'il a encore essayé de m'embrasser et de me toucher... Et ben, il a fallu que je menace de crier, pour qu'il me laisse tranquille !... (un temps) Hein ?... au téléphone, il t'a dit qu'il rentrerait demain ? !... Et à moi, il a dit qu'il restait encore 15 jours ici !... (elle grimace et éloigne le combiné de son oreille, comme si sa correspondante hurlait à l'autre bout du fil... puis, elle le rapproche pour constater qu'on a raccroché) Ah, ben. Elle a raccroché... (elle raccroche, elle aussi. Le monologue qui suit ne sera pas enregistré) J'espère qu'elle aura compris... Il faut que j'me dépêche de faire craquer la fiancée... À ce moment-là, Laurent sera à moi toute seule ! Tu auras super bien joué, ma petite Sofia Fanibetti. Et bientôt, Sofia Raimbault... À moi, le chirurgien plein aux as. Et à moi la belle vie !...

LAURENT : (il rentre en scène. Annie est surprise...) Je crois que vous allez un peu vite en besogne, mademoiselle Sofia Fanibetti.

ANNIE : Qu... Quoi ? !... (fronçant les sourcils) Vous étiez là ?

LAURENT : Oui, j'étais là... Et j'ai tout entendu... C'est pas d'chance, hein ?... (Annie est complètement anéantie) Vous pensez pas en avoir fait un peu trop ?... D'ailleurs, c'est votre maladie à vous, les femmes : ce besoin d'en faire trop... Ou alors, je suis destiné à ne tomber que sur celles qui en font des tonnes ; j'sais pas... Tout à l'heure, quand vous m'avez appelé par mon prénom, ça a fait " tilt " dans ma p'tite tête. J'vous ai jamais dit comment je m'appelais. Grossière erreur...

ANNIE : Oui... Écoutez... ne me jugez pas trop sévèrement...

LAURENT : Je n'vous juge pas trop sévèrement, mais...

ANNIE : Attendez ! Laissez moi finir !... Je suis vraiment amoureuse de vous... Y a environ trois mois, j'ai vu votre photo, chez Ornella...

LAURENT : Votre sœur ? ! c'est bien ça ?

ANNIE : Oui, bien sûr, c'est ma sœur... Donc, je vois une photo de vous ; Ornella me parle de vous... et je tombe illico amoureuse... comme une collégienne.

LAURENT : (amusé) Amoureuse de moi...mais surtout de mon fric !

ANNIE : Oui... soit, c'est vrai aussi... Alors, quand Ornella, ce matin, après son coup de fil - vous savez comme elle soupçonneuse ?... m'a demandé de vous retrouver ici et d'user de... mes charmes, pour voir si vous l'emmeniez en bateau, ou pas...

LAURENT : C'est bien des idées à elle, ça...

ANNIE : Oui... J'ai sauté sur l'occasion en or qui m'était offerte : d'essayer de vous avoir pour moi toute seule... le "hic" sur place, c'était votre fiancée... (un temps) Allez. Je sais ce que vous pensez, va : que je suis une... aventurière ?... pour ne pas dire plus. Et ben, peut-être ! mais

je trouve tellement absurde de bosser comme une conne toute une vie pour amasser trois fois rien. Alors qu'il suffit -quand on est pas trop laide, de faire un peu de charme, et du baratin, pour se la couler douce, avec un homme beau, riche et intelligent...

LAURENT : (*amusé*) Vous continuez d'en faire trop...

ANNIE : (*agacée*) Aaah ! arrêtez donc un peu avec ça !... Comment croyez-vous que certaines filles qui veulent faire du cinéma, ou se lancer dans la chanson, par exemple, y arrivent ?

LAURENT : Grace au procédé que vous venez de donner, je suppose : coucher!

ANNIE : Évidemment... C'est vieux comme le monde... même si c'est pas très moral. Et maintenant, qu'est-ce que vous allez faire ?

LAURENT : Que voulez-vous qu'je fasse ? que j'appelle "Police-Secours" ?

ANNIE : Non, mais... J'veux dire... Vous me rejetez définitivement ?... ou... j'ai pas droit à un repêchage ? (*Laurent fait un signe de tête négatif*) Vous m'en voulez, pour Ornella ?

LAURENT : Alors là, non !! Là, vous m'avez -sans le vouloir du reste- retiré une sacrée épine du pied. Même si l'expression peut paraître cavalière... J'en avais plus qu'assez d'Ornella ! Et je savais pas comment lui faire comprendre... Je suppose que vous lui avez dit que j'étais ici, avec Françoise ?

ANNIE : Non.

LAURENT : C'est sympa, mais en même temps c'est bien dommage... Enfin, bon ! De toute façon, ma décision est prise. J'en ai ras le bol de sa jalousie malade ! de ses idées de scandale, ou de suicide !... Et je viens de réaliser que Françoise était la seule femme avec qui j'avais envie de vivre... C'est tout. C'est tout bête, mais c'est vrai... Désolé, mademoiselle Annie-Sofia-Dubois-Fanibetti... (*à ces derniers mots, Annie sort rapidement, du côté où se trouve sa chambre*) Éh !! ? (*Laurent se retrouve seul, intrigué*) Qu'est-ce qui lui prend de partir comme ça... (*au public*) Vous allez voir que c'est au moment où je suis sûr de vouloir vivre avec Françoise, et uniquement avec elle, que je risque de la perdre, à cause de cette Annie-Sofia, qui a l'esprit au moins aussi tordu qu'sa frangine. Quelle galère !... J'attire les emmerdements. Je-les-attire !... Bon, avisons rapidement : Il est inutile que Marie et Léon persuadent Françoise de rester ici. Car plus loin on sera, mieux ça vaudra... (*il s'apprête à sortir, mais se ravise*) À côté de ça... à "Paname", avec Ornella dans les parages... ça va peut-être pas être l'endroit rêvé non plus ; je l'sens... Je-suis-dans-le-pétrin ! (*à cet instant, entre Léon, côté cour*)

LEON : (*trionphant*) Ça y est ! C'est arrangé, Laurent. Françoise veut ben rester.

LAURENT : (*amorphe*) Ah...

LEON : (*surpris*) Ça n'a pàs l'air de t'faire plaisir !

LAURENT : (*hypocrite*) Oh, si ! Beaucoup !

LEON : Ah ben, tant mieux. Parce que ça a pàs été facile... Enfin, on l'a convaincu qu'il s'était évidemment rien passé entre la femme, là, et toi... (*émoustillé*) C'te femme, qu'entre parenthèses, j'aimerais ben voir, si elle est vraiment comme on l'dit... (*à cet instant, entrent Marie et Françoise*)

MARIE : (*elle entre, un balai à la main, et tout de suite s'emporte contre Léon. Elle le frappe*) J' t'ai entendu ! espèce de gros cochon, va !! Ha ! Vous êtes ben tous les mêmes les bonshommes !

LEON : (*parant les coups comme il peut*) Mais ! La Marie !... Voyons !... Mon p'tit lapin russe !

MARIE : (*continuant de frapper*) Tu sais c'qui t'dit, ton lapin russe, hein ? Tu l'sais ?... alors, **la ferme !!!**

LEON : Enfin Marie ! Arrête donc !... J'l'ai seul'ment point vue, c'te femme !

MARIE : T'en crèves d'envie d'la voir ! tu viens de l'dire !

LEON : Calme toi, Marie ! T'es ridicule de faire un foin pareil !

MARIE : Ah ! j'suis ridicule, hein ? !... *(elle sort rapidement. Léon lui emboîte le pas, tout en l'appelant)*

LEON : Marie ? ! Mais ! où qu'tu vas ? ! Marie ? ! ? *(en aparté au public, avant de sortir)* Courir ! toujours courir !...

LAURENT : *(prenant Françoise par la main)* Si on essayait de calmer les esprits?... *(ils sortent derrière Marie et Léon... un temps. Annie entre et s'assure d'être bien seule. Sa voix pourra être enregistrée)*

ANNIE : J'ai l'impression de jouer à cache-cache, moi... *(d'une main elle tient son sac. Dans l'autre, elle a un petit mot, ainsi que deux billets de 10 euros, et 10 autres euros en pièces)* Bon. Inutile de traîner plus longtemps ici. Je mets le mot et l'argent, bien en évidence sur la table... *(ce qu'elle fait)* et je me sauve par derrière. Je ne veux pas courir le risque de rencontrer quelqu'un. L'ambiance est tellement surchauffée, que je me ferais bien écharper... Soit par la fiancée, soit par la grand-mère. Ou pire, par les deux... De toute façon, le résultat serait le même. Je suis courageuse, mais pas inconsciente... *(avant de sortir, côté jardin, elle se retourne une dernière fois)* Dommage, je crois que je me serais plue, ici... Adieu veaux, vaches, cochons... *(elle sort. Un temps... Françoise et Laurent entrent, côté cour)*

LAURENT : *(se frottant la joue, en grimaçant)* Dis donc, ça barde !... J'ai pris un coup d' balai perdu, moi. Pas perdu pour tout l'monde... J crois qu'il vaut mieux qu'on les laisse arranger leurs histoires tout seuls... *(à ce moment, il voit le mot ainsi que l'argent, sur la table)* Tiens ! C'est quoi ce mot ? Et cet argent ?... *(soit il prendra le mot et le lira, soit le texte sera dit par Annie, dont la voix aura été enregistrée)* « Je crois que finalement, je ne me serais pas plue, ici. Je ne dois pas être une fille de la campagne. Merci pour tout, et au revoir. Annie Dubois. Post Scriptum : Ci-joint, les 25 euros, pour la journée et 5 de plus pour le téléphone » *(Laurent est satisfait)* Et bien, je crois que ce mot tombe à pic pour tout faire rentrer dans l'ordre... Et si un doute subsistait dans ton esprit, Françoise, ces quelques lignes devraient le balayer. Non ?... *(Françoise sourit)* Dis-moi, si on avançait un peu la date du mariage ?... Si on se mariait, mettons, dans un mois. Ça t'irait ? *(sans dire n mot, mais rayonnante de bonheur, Françoise se blottit dans les bras de Laurent... À cet instant, Marie entre comme une furie, suivie de Léon, qui a un œil au beurre noir)*

MARIE : *(ôtant son tablier)* C'est décidé ! J'm'en vais et j'm'en vas ! *(Laurent a tout juste le temps de l'interpeler, avant qu'elle ne sorte de l'autre côté)*

LAURENT : Marie ? ! un moment, s'il vous plaît !... *(Marie s'arrête ; Laurent lui tend le mot laissé par Annie)* Lisez ça, Marie... Quelque chose qui vous fera sûrement plaisir...

MARIE : *(avec humeur)* J'ai point mes lunettes ! *(Laurent tend le mot à Léon)*

LEON : Moi, j'ai un œil au Père Lachaise, et d'l'autre, j'vois quasiment rien...

LAURENT : Je vais vous le lire, va. C'est un mot laissé par la locataire. Enfin, la "presque locataire"... *(il lit)* « Je crois que finalement, je ne me serais pas plue, ici. Je ne dois pas être une fille de la campagne. Merci pour tout, et au revoir. Annie Dubois. P.S. : Ci-joint, les 25 euros, pour la journée, et 5 autres pour le téléphone » *(Marie ramasse très vite l'argent... et le met dans son corsage. Puis elle va se réfugier dans les bras de Léon)*

MARIE : J'ai été une grosse bêta, mon Léon.

LEON : *(lui tapotant l'épaule)* Une grosse Berta ? mais non, mais non... C'est rien. C'est déjà oublié.

FRANÇOISE : *(plus particulièrement à Laurent)* Vous allez voir que notre séjour qui battait de l'aile, va se transformer en vacances de rêve.

LAURENT : C'est sûr...

LEON : La Marie, j'vas t'faire une confidence : J'la connais point c'te femme. J'l'ai pâs vue ! Mais j'suis prêt à parier qu' t'es 100 fois mieux qu'elle, 'cré vingt dieux !

MARIE : Tu m'aimes donc, mon Léon ?

LEON : Dame, ben sûr !

MARIE : Gros comment, qu' tu m'aimes ? *(elle écarte les bras)* Comme ça ?...

LEON : Ben p'us qu' ça ! !

MARIE : À 52 ans, c'est beau.

LEON : Sûr'ment. 'Faut l'faire !... (*l'œil allumé*) Dis donc, Marie : si qu'on allait faire une sieste, sur l'tas d'foin ?

MARIE : Mais ! Léon ! Il est qu'10 heures du matin !

LÉON : Et alors ? y'a pas d'heure pour les braves !... (*s'adressant à Laurent*) Allez, Laurent. On débraye. On chaumera plus tard !... (*les deux couples, bras dessus bras dessous, sortent ensemble du côté jardin. Ceci pourrait être la chute. Mais, on pourrait fort bien faire revenir Annie -qui aurait eu le temps de se transformer en Ornella ; pour une chute plus originale ; et surtout, qui laisserait les spectateurs sur une idée de la suite des vacances, nettement moins idyllique, que celle que s'en sont faite Françoise et Laurent...*)

ORNELLA : (*entrant côté cour, et parlant avec l'accent italien -si possible*) Y a personne ici ? !... Ha ! il va voir de quel bois j'me chauffe, le chirurgien d'mes fesses ! (*elle désigne son front*) Y a pas marqué pigeonne, ici ! ! Moi, c'est Ornella Fanibetti ! ! (*elle sort très vite de l'autre côté, alors que le rideau tombe rapidement*)

FIN